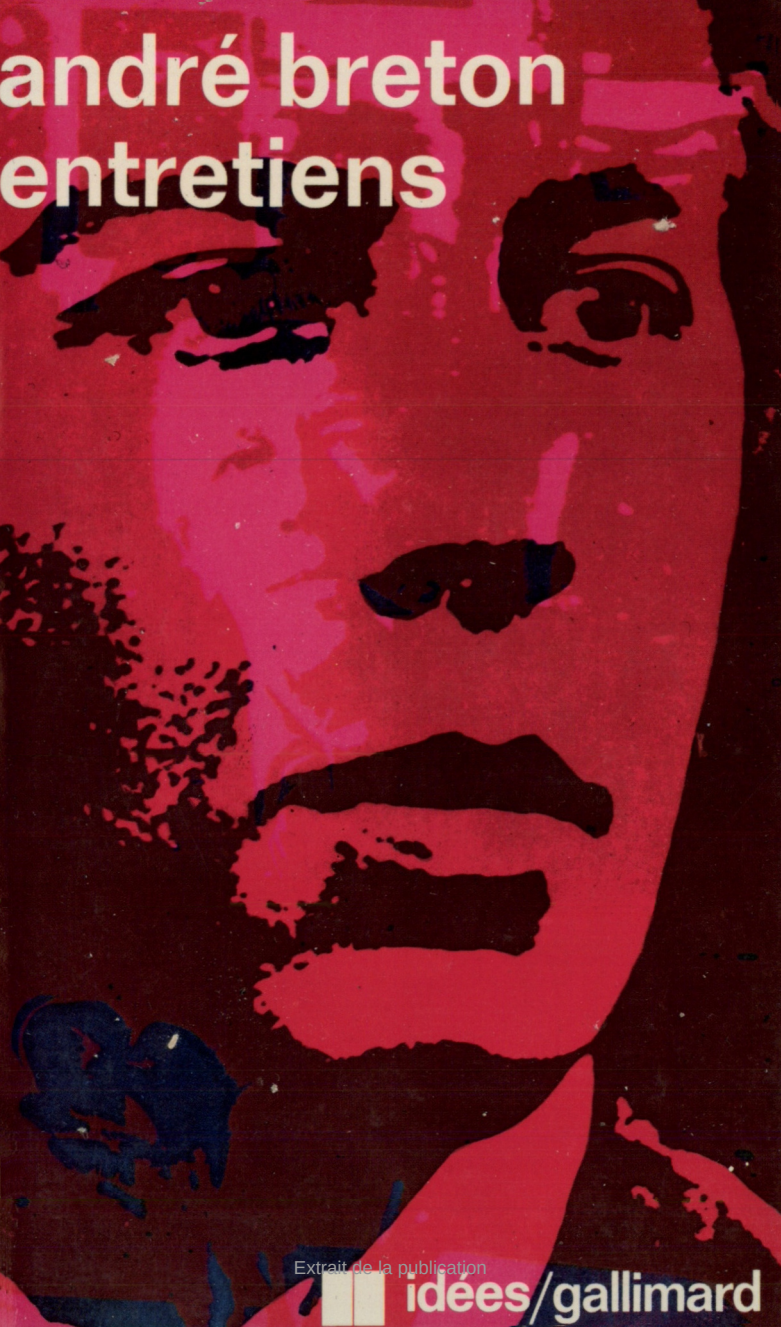
andré breton
entretiens



Extrait de la publication

idées/gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

La première édition de ces *Entretiens*
a paru en 1952 dans la collection *Le Point du Jour*.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.
© Éditions Gallimard, 1969.

Extrait de la publication

Cette nouvelle édition des Entretiens *d'André Breton contient d'abord la série de ses entretiens radiophoniques avec André Parinaud transmis par la Radiodiffusion française de mars à juin 1952. On en trouve ici la version intégrale, les exigences du minutage ayant entraîné certaines coupures, lors de leur enregistrement. Réunissant en un volume ces seize émissions, André Breton avait tenu à en réécrire le texte et, d'autre part, avait accepté la suggestion de faire précéder chacune d'elles, en lieu et place de l'indicatif qui les annonçait, d'une citation d'un écrit de lui correspondant à la période évoquée. A ces entretiens radiophoniques, il avait enfin ajouté, sous le titre de « Réponses à d'autres questions », le texte des interviews qu'il avait accordées, entre 1941 et 1952, en France ou à l'étranger.*

L'ensemble constitue, narrée étape par étape par qui pouvait le mieux la retracer de l'intérieur, l'histoire de cette aventure spirituelle qui s'appelle le surréalisme et qui, aujourd'hui plus que jamais, apparaît comme celle qui a dominé, depuis près de cinquante ans, la littérature et l'art aussi bien que nos façons de penser et de sentir. D'autres, certes, ont écrit ou parlé du surréalisme et d'autres en écriront ou en parleront. Il faudra pourtant toujours, sur ce sujet, se référer aux Entretiens *d'André Breton parce qu'ils sont le « document de première main » où un inventeur parle de son invention et, s'identifiant avec elle, en raconte les péripéties et les vicissitudes.*

Bien sûr, Breton n'est pas le seul inventeur du surréalisme. Poètes et peintres l'ont fait avec lui, l'ont illustré de leurs œuvres, et de ceux-ci et de celles-ci il est longuement question ici — sous la forme de jugements, de portraits, d'anecdotes qui sont autant de mises au point pleines d'intérêt pour l'histoire de notre temps. Mais c'est André Breton, il est à peine besoin de le rappeler, qui a maintenu et fait durer — à travers les conflits que l'on sait — un certain état d'esprit et l'a fait partager un moment à des hommes sans doute très divers de tempérament et de tendances mais pour qui, un moment, le surréalisme fut comme un aimant irrésistible. Il a su les attirer, parfois les découvrir, souvent les révéler à eux-mêmes — même si la plupart d'entre eux l'ont quitté en claquant la porte. Et il ne pouvait guère en être autrement, chacun d'entre eux ayant à poursuivre son aventure personnelle.

Finalement, il y a dans ces pages non seulement un document historique mais aussi un document psychologique : outre le pouvoir d'aimantation que nous venons de dire, elles reflètent le cas étrange d'un homme resté fidèle dans la maturité, et en somme jusqu'à sa mort, aux aspirations de son adolescence. On sait assez que cette fidélité est exceptionnelle, difficile, sinon impossible, puisque tout de la vie est infidélité, c'est-à-dire changement. On peut discuter les conséquences de cette fidélité — c'est-à-dire les prises de position qu'elle a déterminées. On ne peut s'empêcher d'être impressionné par un propos si constant, répété à travers tant de gestes et tant d'écrits dont ces Entretiens *sont le commentaire à la fois raisonné et passionné ; on ne peut s'empêcher d'admirer une exigence si tenace, une volonté si imperturbable de faire triompher, contre vents et marées, un idéal si audacieux.*

René Bertelé

Extrait de la publication

Entretiens radiophoniques

(1913-1952)

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I

Extrait de la publication

A Paul Valéry

Rieuse et si peut-être imprudemment laurée
De jeunesse qu'un faune accouru l'aurait ceinte
Une Nymphe au rocher qui l'âme (Sinon peinte
L'ai-je du moins surprise au bleu de quelque orée).

Sur la nacelle d'or d'un rêve aventurée
— De qui tiens-tu l'espoir ? D'où ta foi dans la vie ? —
Des yeux reflèterait l'ascension suivie
Sous l'azur frais, dans la lumière murmurée...

— Non plutôt de l'éden où son geste convie
Mais d'elle extasiée en blancheur dévêtue
Que les réalités n'ont encore asservie :

Caresse d'aube, émoi pressenti de statue,
Éveil, aveu qu'on n'ose et pudeur si peu feinte,
Chaste ingénuité d'une prière tue.

(Mont de Piété, *1913.*)

Extrait de la publication

I. AVANT 1914. — DERNIERS FEUX DU SYMBOLISME. — PRESTIGE DE PAUL VALÉRY

André Parinaud. — *A quel moment, André Breton, les prémices d'une nouvelle sensibilité qui annonçait le surréalisme se sont-elles manifestées chez vous ? A la suite de quels événements ?*

André Breton. — Ma foi... vous savez qu'il est assez difficile de remonter le cours de sa propre sensibilité. On voit bien ce qu'on est *devenu*, au cours de la vie quels événements ont marqué, mais ce qui se dérobe toujours, ce qui reste plus ou moins voilé, c'est ce qui a pu catalyser ces événements, c'est ce « quelque chose » qui a fait que la vie mentale a pris telle ou telle tournure. Comme certains occultistes l'ont fait observer, la lumière ou le feu est indispensable à la production de certaines opérations chimiques et pourtant la formule qui rend compte de telles opérations omet de parler de ce feu, de cette lumière sans quoi rien ne s'effectuerait. C'est évidemment une lacune. Sous le rapport de la sensibilité, je pense qu'il en va de même.

Sans aucun doute. Mais qu'est-ce qui vous a fait réceptif à de nouvelles ondes ; qu'est-ce, originellement, qui vous a amené d'abord à écrire, ensuite à vous définir comme surréaliste ?

Seule, la psychanalyse pourrait peut-être en rendre compte en portant très loin ses incursions dans mon enfance. Force m'est, pour vous répondre, de me consi-

dérer beaucoup plus tard, disons au sortir de l'adolescence, c'est-à-dire au moment où je me connais déjà un certain nombre de goûts et de résistances bien à moi. Ce moment peut être fixé à 1913.

1913... vous aviez donc dix-sept ans. Je crois qu'à cette époque vous suiviez les cours du P. C. N. (l'actuel P. C. B.) vous destinant à la profession médicale ?

Oui, mais il faut bien reconnaître que c'est là pur et simple alibi. En vérité, la sollicitation est ailleurs. Ma présence physique sur ces bancs d'amphithéâtre ou à ces tables de laboratoire est loin d'impliquer la même présence de l'esprit. Et pourtant, le démon qui me possède alors n'est aucunement le démon « littéraire » : je ne brûle pas de l'envie d'écrire, de me faire, comme on dit, « un nom dans les lettres ». Je suis, à cet âge, l'objet d'un appel diffus, j'éprouve, entre ces murs, un appétit indistinct pour tout ce qui a lieu au-dehors, là où je suis contraint de ne pas être, avec la grave arrière-pensée que c'est là, au hasard des rues, qu'est appelé à se jouer ce qui est vraiment relatif à moi, ce qui me concerne *en propre*, ce qui a profondément à faire avec mon destin. Ce n'est pas très facile à expliquer.

Insistons cependant. Dans la mesure où cette disposition m'apparaît constitutive d'une façon de sentir et d'agir qui n'est pas seulement la vôtre, mais qui s'ancrera plus tard dans le surréalisme, pareille attitude intellectuelle a une valeur, j'oserais dire, historique...

En 1913, je ne connais de Rimbaud que quelques pièces d'anthologie. J'ignore encore sa fameuse formule de non-recevoir : « La main à plume vaut la main à charrue. Quel siècle à mains! Je n'aurai jamais ma main. » Je n'en éprouve pas moins une égale répugnance pour toutes les « carrières », celle d'écrivain professionnel y comprise. « Horreur de tous les métiers », insistera Rimbaud...

Qu'est-ce qui trouve grâce, à cette époque, devant vous ?

Ce que la poésie et l'art ont pu produire de plus *rare* (un an plus tôt, Mallarmé, Huysmans, Gustave Moreau).

Extrait de la publication

Vous ne pouvez savoir comme j'ai tenu à approcher ceux des hommes qui prolongeaient alors cette tradition. Le premier que j'ai connu est Jean Royère. « Ma poésie, disait-il, est obscure comme un lis » et, de fait, cette poésie superbement hermétique éveille encore des échos en moi. Jean Royère dirigeait alors la belle revue *La Phalange*, qui publia mes premiers vers, notamment un sonnet dédié à Paul Valéry et un hommage à Francis Vielé-Griffin.

Vos déclarations sont d'autant plus intéressantes que, nous le savons, le surréalisme n'a pas été tendre envers le symbolisme, et vous-même avez donc brûlé ce que vous aviez adoré !

Pas tout à fait. J'estime qu'à cette époque, la conscience littéraire était loin d'être tombée aussi bas qu'aujourd'hui. Il y avait, du moins, des *terres réservées*, où l'on peut dire que le culte de l'expression était rendu sans équivoque. Une revue d'alors comme *Vers et prose*, que dirigeait Paul Fort, pouvait, sans qu'il y eût rien là d'abusif, porter en exergue de ses numéros : « Défense et illustration de la haute littérature et du lyrisme en prose et en poésie. » Le grand public n'entrait pas, bien sûr, mais l'important est que la promesse était tenue.

La critique de notre temps est très injuste envers le symbolisme. Vous me dites que le surréalisme ne s'est pas donné pour tâche de le mettre en valeur : historiquement, il était inévitable qu'il s'opposât à lui, mais la critique n'avait pas à lui emboîter le pas. C'était à elle de retrouver, de remettre en place la courroie de transmission.

Qu'est-ce qu'il y avait d'exemplaire chez ces poètes, ces écrivains qui atteignaient alors la maturité de l'âge et dont la plupart s'étaient rencontrés quelque vingt-cinq ans plus tôt aux Mardis de Mallarmé, je pense, dans le petit salon de la rue de Rome ?

A distance, il me semble que c'était la *tenue*. Encore une fois, ils ne mettaient rien au-dessus de la qualité, de la noblesse d'expression. Certes, la beauté qu'ils hono-

Extrait de la publication

raient n'est plus la nôtre et, déjà à l'époque où je me place, elle commençait à faire l'impression d'une femme voilée en train de se perdre dans le lointain. Toutefois, grâce à eux, un ensemble de valeurs essentielles étaient préservées, mises à l'abri de toute souillure. Ceci devrait suffire à leur valoir encore aujourd'hui un coup de chapeau (mais nous n'en portons plus...).

Il faut reconnaître que cette époque était beaucoup moins âpre que la période qui devait suivre. Mais une nouvelle génération pressait déjà les symbolistes, puisque les cubistes et les futuristes s'étaient manifestés bruyamment au cours des quatre années précédentes et qu'un ouvrage capital comme Alcools, *de Guillaume Apollinaire, allait précisément voir le jour en cette année 1913. En étiez-vous déjà «alerté» ?*

Très imparfaitement : dans l'ombre qui s'épaississait autour d'eux, mais qu'ils avaient aimée et qui leur allait fort bien, je gardais ma vénération, le mot n'est pas trop fort, à ces grands témoins d'une époque révolue qui s'étaient maintenus purs de toute concession et regardaient sans amertume la place dérisoire que la critique officielle leur faisait. On peut vraiment dire qu'ils étaient au-dessus de cela. En ce qui me concerne, je m'enchantais sans fin de tels de leurs poèmes ou de telles de leurs pages et s'il leur arrivait de se taire plusieurs années, comment dire, leur silence m'était du même prix que leur voix. Il est bon de dire cela aujourd'hui où la jeunesse ne fait pas grâce aux aînés de la perpétuelle sommation d'aller plus loin, « d'intervenir » à tout propos sous prétexte que certains d'entre eux sont beaucoup intervenus et quand ce serait de toute évidence bien plutôt à elle — la jeunesse — d'intervenir.

Peut-être parce que nous ne connaissons plus beaucoup la qualité du silence qui vous était si précieux...

Peut-être. Il me semblait, à moi, que ceux dont m'avaient ému, dont m'avaient imprégné pour toujours certains accents m'avaient fait un présent inestimable.

Extrait de la publication

Ce qui les dignifiait une fois pour toutes à mes yeux, c'est que même ils étaient *seuls* à m'avoir fait un présent — sans me connaître et dans un monde qui m'apparaissait déjà étrangement démuni. Si j'aspirais à quelque chose d'autre de leur part, ce pouvait être tout au plus à un *signe de vie*, s'adressant à moi personnellement sous forme de réponse à une lettre ou d'acceptation d'un rendez-vous sollicité. De la part d'un Vielé-Griffin, d'un René Ghil, d'un Saint-Pol Roux, d'un Valéry, rien, à certains jours, ne m'importa tant que d'obtenir l'une ou l'autre : c'était comme s'ils s'étaient départis pour moi d'une parcelle de leur secret : celui-ci n'en devenait pas moindre, au contraire. Il y a beau temps qu'on n'écrit plus de lettres du ton des leurs, serait-on tenté de le faire qu'on se retiendrait. Une espèce de pudeur s'y est mise : aujourd'hui, glisser là un brin d'éternel, tendre si peu que ce soit à la formulation lapidaire paraîtrait aussi déplacé qu'au téléphone...

Qu'est-ce qui vous a déterminé à entrer en relations avec ces poètes, plutôt qu'avec d'autres de même tendance ?

Il y avait eu de ma part, en effet, choix délibéré. Vielé-Griffin, aujourd'hui très injustement oublié, à l'intérieur des cénacles symboliste et post-symboliste était tenu pour un maître. Pour moi, il était celui qui avait dédié un recueil « Au fin parler de France ». Son vers est le plus ensoleillé de l'époque, le plus fluide. Une vaste fresque comme *La Chevauchée d'Yeldis* reprend et renouvelle le thème de *La Chanson des aventuriers de la mer*, de Victor Hugo, en le tournant vers le monde intérieur (grande fut ma surprise, la première fois que je visitai Vielé-Griffin dans son luxueux appartement du quai de Passy, de découvrir un buste de Victor Hugo sur sa table de travail). Un recueil de vingt-trois poèmes comme *La Partenza*, pour dire adieu au beau versant de la vie, est un chef-d'œuvre à la fois d'effusion et de mesure. Et puis encore ? Vielé-Griffin était, des deux ou trois grands partants de 1885, celui qui s'était maintenu à l'abri des honneurs, à l'écart du bruit. En lui, je voyais l'antidote d'un Henri de Régnier.

Extrait de la publication

Et René Ghil ?

Je l'aimais de façon que je qualifierais de plus subversive, de plus distante aussi. Ses ouvrages si bizarrement intitulés *Dire des sangs*, *Dire du mieux*, etc., dont la lecture des yeux laisse si mal passer le sens même fragmentaire (et, vu certaines préoccupations pseudo-scientifiques de l'auteur, cela vaut peut-être mieux) me plongeaient dans une sorte de nuit verbale, ponctuée de rares étincelles, qui en même temps me contrariait et m'attirait. Si les mots « abscons », « abstrus » ont valablement pu s'appliquer à un langage, c'est bien au sien. Et pourtant, quand les poèmes de Ghil déferlaient sur une salle (au cours d'une de ces « matinées poétiques » comme il y en avait alors), leur volume musical dominait tous les autres. Ghil était alors, peut-être avec Saint-Pol Roux que je ne devais rencontrer que plus tard, le poète le plus décrié du symbolisme. Alors que la critique continuait à n'avoir pour lui que sarcasmes et insultes, je trouvais poignant qu'envers et contre tout, il maintint, comme il disait, son « vouloir » d'un « art difficile et sacré ».

Cette année 1913 marque à peu près la fin d'une frange, celle de l'ombre que peut porter la pyramide du XIXe siècle sur celle du XXe, qui commence à peine à s'édifier. Il est vrai qu'on va en voir de belles dès l'année suivante ! Mais, en attendant, le champ d'exploration paraît libre (quarante-deux années de paix, une prospérité relative, l'illusion persistante du progrès).

Pourtant, sur le plan intellectuel, les témoignages ultérieurs tendront à établir que tout est sens dessus dessous...

On aimerait savoir si, à vos yeux, dans ce passage d'un siècle à l'autre, il existait au moins un homme capable d'assurer la liaison ?

Oui, certes, il s'appelait Paul Valéry, et il était seul de son espèce. Longtemps, il fut pour moi la grande énigme. De lui je savais à peu près par cœur *La Soirée avec M. Teste* qui avait paru en 1896, soit l'année de ma

naissance, dans la revue *Le Centaure*, dont il était un des fondateurs.

Je ne cessais de me porter aux nues cette œuvre, au point qu'à certains moments, le personnage de M. Teste me faisait l'effet de descendre de son cadre — la nouvelle de Valéry — pour venir ruminer ses rudes griefs auprès de moi. Ce personnage, aujourd'hui encore, il ne manque pas de circonstances où je l'entends grommeler comme pas un, il demeure celui à qui je donne *raison*. Pour moi, Valéry avait atteint là la formulation suprême : un être créé par lui (du moins je le suppose) s'était véritablement mis en marche, s'était porté à ma rencontre.

Étiez-vous aussi sensible à ses poèmes d'autrefois ?

En tout cas, d'une autre manière. Mais il est probable que sur mon esprit ils usaient comme pièges des mêmes ellipses. Épars qu'ils étaient dans des revues lointaines il était alors difficile de les réunir. Mais, chaque fois que j'avais mis la main sur l'un d'eux, je ne parvenais pas à en épuiser le mystère ou le trouble. Il y allait d'une pente très glissante de la rêverie, volontiers érotique d'ailleurs. Je pense à un poème comme « Anne » la première fois que je l'ai lu, et même ensuite :

Anne qui se mélange au drap pâle et délaisse
Des cheveux endormis sur ses yeux mal ouverts
Mire ses bras lointains tournés avec mollesse
Sur la peau sans couleur du ventre découvert...

A la fréquentation de Valéry il n'est pas douteux que j'ai contracté, au mental, un certain goût du scabreux.

Pour vous, le silence qu'il gardait depuis longtemps ajoutait encore à son attrait ?

C'est ce qui me le rendait, de loin, le plus fascinant... Après avoir donné une telle mesure de lui-même, il semblait en effet avoir pris définitivement congé de la vie littéraire. Il n'avait rien publié depuis quinze ans. On le disait tout entier adonné à des spéculations hors cadre, mais où les mathématiques avaient probablement

Extrait de la publication

Extrait de la publication

idées

volume doubl

littérature

philosophie

sciences

sciences humaines

idées actuelles

arts

andré breton : entretiens

Dans ces entretiens, André Breton raconte, étape par étape, l'histoire du mouvement surréaliste.

Il y a là, un *document de première main* auquel il faudra se référer pour connaître et comprendre le surréalisme. Chemin faisant, Breton, parlant de tel ou tel de ceux qu'il a connus et s'aidant d'anecdotes significatives, procède à des mises au point qui ne laisseront pas de faire sensation.

Il y a là aussi le *témoignage d'un homme* resté fidèle dans la maturité aux aspirations de son adolescence.

Extrait de la publication

photographisme h. cohe